

« Il y a des mots qui font vivre. » - Paul Eluard

Journal fondé en 1905 . 111<sup>e</sup> année

# L'essor

La cause de la paix La pratique de la solidarité Le respect de la vie L'ouverture à la créativité

n° 6 - décembre 2016 - paraît 6 fois par année [www.journal-lessor.ch](http://www.journal-lessor.ch)

P. P.  
Chemin des Tunnels 16  
2301 La Chaux-de-Fonds  
Postcode 1

Forum de ce numéro (pages 3 à 9)

## De la difficulté d'aimer

Editorial

### La dictature du commerce international

*Une de nos fidèles lectrices, Mme Colette Hein Vinard, de Montezilon (Neuchâtel), vient d'écrire une lettre à M. Johann Schneider-Ammann, président de la Confédération, avec copie à tous les membres du Conseil fédéral. En raison de l'importance du problème qu'elle soulève – et que nous partageons pleinement – nous reproduisons cette lettre in extenso à titre d'éditorial de ce numéro.*

Je me permets de vous écrire au sujet des très controversés accords de libre-échange TTIP et TiSA. Je sais de la bouche d'une conseillère nationale qu'Economiesuisse et vous-même souhaitez vivement signer ces accords.

Je ne vais pas refaire la liste de tous les points litigieux: c'est de notre système de démocratie directe dont je me soucie au plus haut point. Notre pays, malgré toutes les divergences de vue entre régions alémaniques et romandes, tient ensemble depuis des siècles grâce à ce remarquable modèle de gouvernement, et en particulier à l'autonomie cantonale.

#### L'art d'aimer

Sans rien se dire  
Pour un sourire  
Sans exiger  
Pour le plaisir  
Sans commander  
Dans un désir  
Sans condition  
Sans restriction  
Pour le meilleur  
Sans ses humeurs  
Le temps d'un regard  
Fruit du hasard

Emilie Salamin-Amar

Les traités TTIP et TiSA menacent dangereusement les choix démocratiques du peuple suisse et l'autonomie cantonale, dans de nombreux domaines. Ils ne permettront pas au souverain de s'opposer à la mise sur le marché de nouveaux produits que nous jugerions néfastes, puisque ces produits tomberont automatiquement sous le coup des réglementations TTIP/TiSA.

Monsieur le Président, comment justifiez-vous, au nom du libre-échange, de bafouer les décisions démocratiques du peuple suisse, et de le priver de se positionner dans l'avenir face à de nouveaux produits? Comment peut-on vouloir signer des accords qui donnent une telle puissance aux multinationales et autres grandes entreprises, plaçant ainsi l'économie au-dessus des lois votées par le souverain?

Ne mettons pas en avant les postes de travail que ces échanges sont supposés créer, c'est une illusion: toutes les entreprises cotées en bourse ont comme objectif prioritaire la réduction du nombre d'employés...

Je ne suis pas opposée aux échanges commerciaux, mais je suis très inquiète pour notre démocratie, et les avancées que nous avons votées en matière de protection de l'environnement, par exemple. Ce n'est rien moins que notre autonomie et notre liberté de choix qui sont mises en jeu! Je vous en prie, ne livrez pas le peuple suisse à la dictature du commerce international, quel qu'en soit le profit immédiat.

(Voir aussi article en page 10).

#### Décès de Fritz Tüller

Voir hommage en page 10

## Cinq petits leaks et puis s'en vont

Que dire des scandales internationaux qui se succèdent sans que rien ou presque ne change. La presse en fait ses gros titres pendant cinq à dix jours et puis on passe à autre chose. Il y a eu les Offshoreleaks, les Luxleaks, les Swissleaks, les Panama Papers, et les Bahamasleaks. Des milliers de sociétés et de personnages importants ont été cités publiquement, mais rien ne s'est passé. Se souvient-on encore du conseiller fédéral Schneider-Ammann et ses comptes dans les paradis fiscaux, des deux candidats à l'élection présidentielle américaine qui ont leurs comptes secrets dans le Delaware, d'un membre du comité américain de Transparency-International qui en cache un au Panama, du ministre des finances d'Islande, président du parti de l'indépendance qui a privatisé tout ce qui pouvait l'être dans son pays de 320'000 habitants? Lors des élections du 30 octobre 2013, nous avons espéré que les Panama Papers auraient une petite influence. Il n'en a rien été. Ou en-

core du violoncelliste M. Roldou-gine qui prête son nom à Poutine pour gérer son immense fortune personnelle? Entre autres...

Des quantités de données ont été transmises à 400 journalistes de 80 pays dans le cadre des Panama Papers. Ils ont su garder le secret jusqu'au 4 avril de cette année, date fixée par l'ICIJ (Consortium international de journalistes d'investigation) pour lancer ensemble ces informations au public du monde entier. Les données obtenues d'un seul des centaines de bureaux d'avocats, celui de Mossak-Fonseca, représentent en octobre 8,2 millions de documents. Parmi les personnes citées, il n'y avait pas moins de 1000 Suisses. La Suisse et Genève en particulier sont même tellement actifs dans ces sales affaires que Ramon Fonseca vient de reprendre la direction de sa succursale de Genève.

Pourquoi ouvre-t-on une société offshore si ce n'est pour cacher un forfait, de l'argent mal acquis ou

pour éviter de payer des impôts? Ces sociétés sont légales. Elles se développent. Mais elles ont un ayant droit réel et un ayant droit fictif. Ceci n'est pas légal. Les journalistes allemands qui ont conduit une partie importante des investigations sont allés trouver une petite dame qui vit dans un quartier plutôt pauvre de la ville de Panama. Madame Leaticia Montoya-Moran reçoit environ 400 \$ par mois de Mossak-Fonseca pour prêter son nom à diverses sociétés. Née en 1953, elle sait à peine l'anglais. Ce qu'elle a appris lors de cette rencontre, c'est que son nom se retrouve dans 25'000 postes de direction et qu'elle est directrice de 3143 sociétés écrans.

Indignez-vous...

Pierre Aguet  
Ancien conseiller national

## Sociétés multinationales, armes de destructions massives

Depuis quarante ans je suis au service de l'Afrique et j'ai pu voir sur le terrain l'étendue des dégâts que les sociétés multinationales provoquent: empoisonnement des terres, érosion, désertification. Elles emploient des milices ou les gouvernements corrompus pour chasser les paysans de leur terre et j'en passe.

Il faut refuser les accords de libre échange avec l'Amérique du Nord. Ils visent à la privatisation et outrance de tout ce qui vit sur la planète. Ils provoqueraient aussi une invasion du maïs transgénique et autre soja manipulé; ils inonderaient les marchés européens de produits phytosanitaires dans la viande aux hormones de croissance, volailles, porcs, bovins!

Il faut voir dans quel état se trouve le Mexique avec ces accords avec les Etats-Unis! Paysans sans terre ou réduits à une extrême pauvreté. Pendant que les gros paysans aux Etats-Unis se font des choux gras avec les subventions agricoles. Au bas mot, stopper l'immigration mexicaine? Mensonges, manipulation, hypocrisie.

Ne nous laissons pas rouler et étouffer dans la farine empoisonnée de Monsanto, de Sygenta et autres. Sociétés sans foi ni loi, servies par des laquais, elles n'ont d'autre fin que l'enrichissement personnel en sacca-

geant et en détruisant le vivant. Il n'y a pas de mot pour qualifier l'inqualifiable.

Alain Guillez, retraité

### Vous avez dit austérité?

Partout dans le monde, les gouvernements pratiquent une politique d'austérité. La Suisse n'échappe pas à ce phénomène et plusieurs cantons réduisent drastiquement leurs dépenses pour le social, la santé, les transports et la culture.

Dans le dernier numéro de *l'essor*, un lecteur soulignait les salaires indécents versés à des sportifs ou à des directeurs d'entreprises. Il parlait d'indécence. C'est ce même mot qu'il convient d'utiliser en découvrant une statistique qui vient d'être publiée par l'Administration fédérale des contributions.

De 2010 à 2013, le nombre des multimillionnaires (plus de 10 millions de fortune) a passé de 10'500 à 13'286. Ensemble, ces personnes représentent 0,26% des contribuables mais détiennent 29,1% de la fortune nette du pays, soit 485 milliards de francs (oui, vous avez bien lu: 485'000 fois un million de francs). Pendant ce temps, plus de 800'000 personnes (selon les chiffres de Caritas et du Centre social protestant) vivent sous le seuil de pauvreté.

La Confédération et les cantons devraient avoir honte de prôner l'austérité. Ils devraient de toute urgence demander un petit effort à ceux qui possèdent beaucoup et qui en veulent toujours davantage. Le cohésion nationale est fortement ébranlée par le fossé qui se creuse entre riches et pauvres. Il est temps de réagir avant la catastrophe finale.

Y. N.

## L'individualisme tue l'amour

En 1849, Henri-Frédéric Amiel disait: «*Aimons-nous et rendons-nous la vie douce, elle est si courte; ne nous préparons pas des regrets irréparables en négligeant nos devoirs.*» Plus près de nous, Albert Camus proclamait: «*Le plus grand malheur n'est pas de ne pas être aimé, mais de ne pas aimer.*»

Dans un monde qui devient de plus en plus égoïste, où les loisirs (télévision, ordinateur, tablette, appareil téléphonique) prennent de plus en plus de place, où la virtualité a remplacé le réel, il est difficile d'aimer, tout simplement parce que nous ne parlons plus à notre voisin, parce que nous ne prenons plus le temps de l'écouter. En un mot, on peut dire que l'individualisme tue l'amour. Et que dire de certains partis extrémistes qui stigmatisent les étrangers et les pauvres et arrivent à nous faire croire que tout irait mieux sans eux?

De la difficulté d'aimer: tel est le thème du forum de ce numéro de *l'essor*. Les articles de nos invités et des membres de notre comité rédactionnel ont pour but de faire méditer. Alors bonne lecture. Nous profitons de l'occasion pour adresser à nos lecteurs nos meilleurs vœux de santé et de bonheur à l'occasion de la nouvelle année. Que 2017 accorde à chacun toutes les satisfactions qu'il en attend.

Rémy Cosandey

## Des difficultés d'aimer à l'époque 2.0

Les nouveaux modes de communication électronique, les réseaux sociaux ou nos omniprésents portables influencent-ils négativement notre propension à aimer notre prochain?

Ou n'est-ce pas plutôt la rupture métaphysique opérée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'effacement du christianisme en Occident, la fin du patriarcat, la crise de la famille dite traditionnelle et le triomphe d'une culture hédoniste et surtout individualiste entamé en mai 68, qui redéfinit le cadre social et affectif dans lequel nos sentiments d'amour peuvent s'exprimer?

Historiquement, l'image de l'amour véritable, puissant et constant, fut celle de celui de la mère pour ses enfants. Amour sacrificiel, vivant au-delà de tout, même de la mort: qui peut

avouer sans ciller n'avoir pas été bouleversé à la vue de la Pietà de Michel-Ange?

Cet amour inconditionnel de la mère pour ses enfants a toujours fait la différence en matière de protection de l'enfant, de son épanouissement affectif, de sa confiance en lui, de sa réussite scolaire, professionnelle, sentimentale et familiale. Formuler cette vérité toute simple vous fait passer aux yeux des libéraux-libertaires et de leurs enfants boboisés pour le dernier des réactionnaires: cela n'en reste pas moins une vérité.

La difficulté d'aimer pour l'individu contemporain nourri d'individualisme, dopé à la surconsommation et constamment frustré de désirs inatteignables est celle de ne pas

pouvoir aimer quelqu'un d'autre que soi-même.

L'amour de son prochain n'est plus vécu comme une planche de salut. Dans un monde matériel fini où la seule vérité n'est plus l'amour mais la mort, s'occuper de soi suffit à se bricoler un destin en attendant l'inéluctable et définitif «game over». Les autres, même les proches, ne sont plus que les acteurs interchangeables de notre existence.

Seule la poésie peut nous ouvrir une lucarne rafraîchissant notre âme, nous offrir un souffle de transcendance faisant frémir le voile de notre éternité.

John Vuillaume,  
enseignant et syndicaliste

## L'amour et la tolérance

D'après la Bible, il faut aimer ses ennemis. Par extension, on pourrait aussi dire qu'il faut aimer ses adversaires politiques, ses voisins qui nous critiquent et ses collègues de travail qui nous démolissent. En théorie, c'est bien, mais en pratique c'est beaucoup plus difficile.

Le philosophe Hippolyte Taine a déclaré: «*N'ayez d'intolérance que pour l'intolérance.*» Cet adage prend toute sa valeur lorsqu'on pense à tous ces racistes, à ces repris de justice, à ces mégalos, à ces caractériels et à ces va-t-en-guerre qui ont été élus à la tête de grandes nations démocratiques. Et ne parlons pas des tyrans et des dictateurs qui gouvernent des pays avec lesquels nous sommes en excel-

lentes relations d'affaires parce qu'ils disposent de pétrole, de gaz naturel ou d'autres matières premières!

*Si vous aimer vous-même est votre bon plaisir, il ne manquera pas de gens pour vous haïr.*

Publilius Syrus

Malgré toute sa bonne volonté, il est impossible d'aimer des figures comme Pol Pot, Bachar el-Assad, Nicolae Ceausescu, Adolf Hitler ou Joseph Staline. Ces monstrueux personnages ont des millions de morts sur la conscience et il n'est pas possible d'avoir vis-à-vis d'eux une attitude conforme aux pré-

ceptes chrétiens. Il y a des limites que tout être humain n'arrivera jamais à franchir.

A défaut d'amour, on peut essayer la tolérance. La récente élection de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis doit nous permettre de nous interroger. Il est impossible d'aimer un personnage aussi irrespectueux des minorités mais, par esprit d'ouverture, on peut tolérer un homme qui a été porté démocratiquement à la tête de son pays.

Amour et tolérance: le débat est vaste et chacun doit se sentir libre d'utiliser ces deux mots avec conviction ou circonspection.

Un lecteur

## Aimer dans notre monde actuel

«L'Amour est la plus universelle, la plus formidable, et la plus mystérieuse des énergies cosmiques. A la suite de tâtonnements séculaires, les institutions sociales l'ont extérieurement endigué et canalisé.»

(Teilhard de Chardin:  
*L'énergie humaine*).

De la difficulté d'aimer... Aimer, c'est un grand mot, beaucoup employé, mais aussi beaucoup galvaudé. Rencontrée au hasard d'une lecture, cette pensée de Teilhard de Chardin m'a fortement interpellée.

*Aimer un être humain, c'est  
l'aimer tel qu'il est, jusque  
dans ses misères.*

François Mauriac

Pour moi, aimer c'est tout d'abord s'ouvrir à l'autre, l'accepter dans un esprit de tolérance, reconnaître en lui (ou en elle) les points qui nous réunissent et ceux sur lesquels nous divergeons, sans esprit de jugement. De l'enrichissement commun qui en résulte se crée une harmonie, un climat de paix, conditions qui me semblent la base de la vie.

Ce qui est vrai dans la relation d'un individu à l'autre l'est aussi à l'échelle de groupes humains, qu'il s'agisse d'un petit groupe ou d'une nation toute entière. Comme la vie serait belle sur notre planète s'il en allait ainsi! Une vie toute de respect des autres et de solidarité...

Actuellement, on est bien loin de cette situation idéale. Dans les pays dits «en paix», violences domestiques, harcèlements de toutes natures, à l'école, sur les lieux de travail, bagarres de quartiers, événements entraînant souvent la mort, font la une des médias. Et que dire des conflits internationaux qui tuent des populations entières ou les poussent à l'exil!

Comment en est-on arrivé là? De toutes les causes possibles, j'en retiendrais deux: l'instinct de propriété et l'esprit de compétition. Ces «déviation» étaient-elles toutes deux en germe chez l'homme primitif, elles qui vont maintenant jusqu'à l'exacerbation?

L'instinct de propriété ne devait guère être développé chez les premiers hommes, essentiellement mus par l'instinct de survie, et tant que les groupes humains se sont déplacés dans de grands espaces vierges. Au fur et à mesure que la terre s'est peuplée, les humains ont commencé à se sédentariser et à cultiver le sol. C'est dans ces temps lointains que la situation a dû changer. Peu à peu, les terres ont été accaparées par un ou plusieurs individus à l'intérieur du groupe ou, encore, par un autre groupe, lequel n'avait pas d'aussi bonnes conditions de vie. Ensuite, ceux qui possédaient le plus ont pris le pouvoir et la tendance ne s'est plus inversée, sauf quelques épisodes de révolutions. Aux empires et aux grands royaumes ont succédé les grandes sociétés financières, les multinationales ainsi que toutes les grosses fortunes privées qui gravitent dans ce monde-là! Il en est résulté une hiérarchie basée sur l'argent où la plupart des individus envient ceux qui ont un peu plus qu'eux, sentiment qui, souvent, leur fait oublier les moins favorisés et détruit la solidarité.

L'esprit de compétition me semble directement issu de cette hiérarchie de pouvoir. La compétitivité a peut-être été positive au départ – c'est la théorie de Darwin – les nouvelles recherches

scientifiques ont révélé que toutes formes de vie se sont développées grâce à la solidarité du groupe, du récif corallien aux grands mammifères. Avec l'évolution de notre culture occidentale et sa volonté de dominer la planète, la compétitivité a été érigée en valeur essentielle. Bien que des formes d'écoles aient existé antérieurement, une institution telle que nous la connaissons aujourd'hui s'est développée avec l'industrialisation. Les enfants sont parqués pendant de nombreuses années, on leur apprend la soumission aux idées dominantes, le respect de l'Autorité, l'attachement au travail et à la productivité. Chaque élève doit atteindre individuellement un certain niveau de compétences, et il est récompensé s'il fait mieux que son voisin. On pourrait étendre ce constat à la pratique des sports où l'on est très loin actuellement de l'objectif «mens sana in corpore sano».

J'aimerais terminer ces lignes par une lueur d'espoir, celle que nous font entrevoir des groupes de jeunes un peu partout sur la planète. Le film *Demain*, des journaux tels que *Moins* en Suisse romande ou *Archipel*, l'organe du Forum civique européen lié à Longo Mai, sont leurs ambassadeurs.

Christiane Betschen

### Les mendiants...

Ah! Les mendiants! Quelle histoire! Voilà que, tout d'un coup, on ne les veut plus, leur vue nous agresse, nous insupporte... alors, on les interdit, tout bonnement! Disparaissez! Escamotés, les mendiants comme des marionnettes qui quittent la scène du petit théâtre. Ce qu'ils deviennent? Comment ils vont vivre... et où?

Question dérangeante à ne pas se poser! Voici nos rues redevenues propres en ordre! Bien sûr, il y traîne bien encore quelques requérants déboutés ou quelques drogués mais le monde ne peut pas être parfait, n'est-ce-pas?

Eh bien moi, les mendiants, je les aime... je les connais, ceux de ma ville, et ils me connaissent aussi. Dans ma poche, j'ai toujours une pièce pour l'un ou l'autre, que

j'accompagne d'un sourire et d'un bonjour... Le dimanche, lorsqu'ils se réunissent pour quelques heures de détente, il faut voir comme ils sont heureux de nous rencontrer.

*Tout pays où la mendicité  
devient profession est mal  
gouverné.*

Voltaire

Jamais alors ils ne mendient ou ne sollicitent... sinon un vrai rapport humain, un sourire et quelques paroles. Malgré leur dénuement, leur petite existence précaire, je me sens proche d'eux et des liens subtils se tissent entre nous. Les éloigner nous priverait tous de cette occasion unique de rencontrer l'Autre, notre double, si semblable et si différent!

Yvette Humbert Fink

## Je t'aime, c'est encore je

Quand je t'aime, est-ce que j'aime moi, ou toi? Ou un autre... c'est-à-dire l'être dont je rêve? Et toi, toi qui m'aimes...! Il m'est plus simple, facile, heureux de l'entendre, ce «Je t'aime», que pour moi de le dire... et pourtant... ne dois-je pas, moi aussi, être ce personnage idéal que je ne suis peut-être pas tout à fait?

*C'est une infirmité d'être incapable d'aimer.*

Simone de Beauvoir

Question insondable.

Les grands mythes, qu'est-ce qu'ils disent? Un breuvage magique, philtre d'amour, fait de Tristan le super traître. Romeo et Juliette: il fallait les faire mourir jeunes pour que ça marche... parce que l'Amour idéal et le Quotidien, on ne les voit pas faire bon ménage.

Et puis bien sûr, il y a Don Juan, personnage mystérieux et intrigant. Cet inextinguible amoureux, condamné au malheur car incapable d'aimer. Ce personnage, Mozart, lui-même un être débordant de passion et d'amour, l'a exprimé dans toute son ambiguïté. Il

le dépeint comme un être fascinant, à l'évidence.

Dans l'opéra, Don Giovanni est acteur de trois couples. Avec Zerlina, la soubrette promise à Masetto, il joue sur un registre frivole. Donna Elvira, c'est la partenaire institutionnelle de Don Giovanni, délaissée et un peu ennuyeuse parce qu'il lui manque une certaine fierté, Elvira qui subit de sa part une constante humiliation. Le couple Don Giovanni-Donna Anna, c'est le couple royal. Tout dans la musique le dit. Pour Donna Anna, Ottavio qui lui est promis est un fiancé falot. A la fin de l'opéra, Ottavio formule sa demande en mariage. «*On verra ça l'année prochaine*», répond en substance Donna Anna.

Tout cela ne peut que se terminer mal pour Don Giovanni. Sa mort même pourtant reste un moment de passion. La conclusion de l'opéra nous refixe dans un monde où tout est rentré dans l'ordre, où une morale «normée» reprend ses droits. Mais finalement, Mozart a besoin d'un amour réconcilié, d'un couple exemplaire. C'est ce qu'il va exprimer à merveille dans *La Flûte enchantée*: Tamino et Pamina forment un couple de la rédemption.

Après un grand voyage dans le monde de nos passions les plus insondables, il nous faut bien retourner à un quotidien qui va nous assurer d'un lendemain sans remous.

*Vivons avec ceux qu'on aime comme si c'était la dernière année, peut-être le dernier mois.*

Henri-Frédéric Amiel

Il reste que toujours nous balancerons entre passion et raison. Et finalement une certaine lucidité peut nous faire voir que chaque histoire d'amour nous renvoie à nous-mêmes, nous renvoie au «Connais-toi toi-même» de Socrate, chaque histoire d'amour nous place devant le mystère de la vie. Et puis il nous faut trouver la «Voie du milieu», celle qui permet de traverser le quotidien avec bonheur.

«*Faisons léger*», disait un ami que je connais bien.

Bernard Walter

## «S'il te plaît, dis-moi que tu m'aimes»

Notre époque va de crise en crise, les subprimes entraînent l'économie, la chute des prix de l'essence entraîne des guerres, la prolifération des drogues entraîne la révolte de la police, la consommation de l'électricité entraîne la crise du nucléaire, mais la pire des crises que traverse l'humanité est sans contredit l'incapacité d'aimer.

L'amour-propre, c'est-à-dire l'égoïsme, et l'individualisme triomphent sur la vision, l'accueil de l'autre. Il n'y a qu'à voir le nombre de divorces qui accablent les mariages dans notre pays. On s'est promis de s'aimer pour la vie, on ne peut plus se passer l'un de l'autre, on se dit les mots les plus tendres, et après quelques mois, avec un peu de chance quelques années, tout s'effondre: on n'est plus capable de s'aimer, l'égoïsme reprend le dessus et les belles qualités tant admirées ne sont plus que défauts insupportables.

Aveuglés par notre orgueil, notre petit quant-à-soi, les mots doux ne sont plus qu'aigreur.

*Celui qui meurt sans avoir aimé meurt sans avoir vécu.*

Cécile Fée, 1832

Nous vivons une époque difficile, époque que nous avons forgée nous-mêmes et dont nous avons perdu le gouvernail. Ce n'est plus nous qui conduisons la vie, ce sont les événements qui nous mènent et, pris dans le tourbillon du profit, nous ne parvenons plus à nous arrêter pour écouter notre propre cœur et encore moins celui des autres.

On peut tout acheter, tout compter en valeur monétaire, rien ne résiste à la corruption, l'argent brille plus fort, plus éclatant que le soleil. Pourtant les dépressions se

succèdent, les suicides sont de plus en plus courants, à tous les âges, ce sont là des signes que nous ne sommes pas heureux, que nous ne connaissons plus la joie d'aimer, de se sentir aimé, de pouvoir lire l'amour dans les yeux de l'autre. Si la solitude peut être douce à vivre, il faut qu'elle soit habitée par l'amour. Aujourd'hui elle n'est plus qu'un squelette qui fait résonner le vide, le froid, l'abandon, le désespoir. Allons-nous comprendre avant la disparition de notre humanité, allons-nous comprendre que l'amour n'est pas coté en bourse, qu'il se donne mais ne s'achète pas. Il n'y a plus que dans les vieilles chansons qu'on s'aime pour toujours. Ah! Si on pouvait en faire revivre les paroles et dire chaque matin «Aimons-nous les uns les autres.»

Mousse Boulanger

## Le temps d'aimer

Je me souviens du jour où la lumière est venue frapper à la porte de mon regard. Je me souviens de cet instant où perçant mes paupières, étonné, je l'accueillis. Elle se mit à jouer avec mes pupilles, révélant formes, couleurs, dévoilant les images du monde. Le temps d'aimer, lui, m'attendait. Il m'attendait chargé de l'espoir de ceux ayant œuvré à ma venue, mes parents, mon frère, ma sœur, mes grands-parents, le cèdre du pré, le ruisseau, l'air où jouent les hirondelles... et le ciel dont les nuits sont étoilées.

Je me souviens de cette première rencontre avec la joie du jour. Il y avait ce regard penché sur mon visage avec ses deux yeux brillants comme deux soleils ivres d'émerveillement: maman. Je me souviens de ce mystérieux trouble parcourant ce corps à peine né. Enfin, enfin ma vue s'ouvrait au sortir de ce long voyage utérin. Je la reconnus d'entre tous. Toutes mes cellules le disaient: *enfin, je te vois*. Et, lorsque ses bras prirent mon corps à peine sorti de son ventre, l'ensemble de mes cellules retrouva la vibrante et féconde chaleur d'où il émanait.

Oui, le premier éclairage reçu dans ce monde inondait cette lumière claire, douce, aimante au point que je me suis laissé emporter par son flot. Naïveté de l'enfance? Je ne crois pas! Le visage porte en lui l'indiscible empreinte de la joie d'aimer, jusqu'au chant du rire jouant avec ceux des oiseaux: léger, léger, léger. Je ne connaissais rien d'autre que l'amour et son élan me transportant dans l'éveil des sens et des relations.

Puis vint la saison des apprentissages. Voir le monde dans sa nudité est trop cru, l'habit du verbe, si nuancé soit-il, donna sa mesure pour le meilleur comme pour le pire. Apparut ensuite, le carnet de notes avec ses points noirs et ses points rouges, deux couleurs chahutant mon esprit. Bien des préceptes commencèrent à se heurter à l'innéité du bon sens que l'amour confie à tout naissant. Parfois ogres, ils dévorent l'enfance laissant la plaine de leurs jeux vide

de leurs rires pour inscrire au front de la jouvence perdue la ride d'une tristesse jusqu'alors inconnue. Un lampadaire blafard avait pris la place de la claire lumière du jour.

*Ce qu'il y a de plus long au monde, c'est d'apprendre à aimer.*

Albert Camus

Je me souviens de cet instant où, poussant la porte d'une auberge, je m'enfonçais dans le monde des *hommes*. Au centre, une table unique, immense, autour de laquelle des individus assis tiraient du bout de leur cuillère la soupe chaude du patron. C'est à peine s'ils portèrent les yeux sur moi. A ce contact, je fus parcouru d'un frisson. Il me semble encore entendre dans leur silence claquer ces mots: *tu n'es pas des nôtres*. Je sortis de là et partis pousser la porte d'une autre auberge. Mais, je me trouvais devant le même spectacle. Une table sous la lampe électrique, la soupe du patron et cette parole empestant l'air du lieu: *tu n'es pas des nôtres*. Un monde d'enfance rendu travailleur avant d'être adulte, le lait a caillé. Ici, la règle se construit de raisons, de nécessités et d'impératifs, bousculant les âges de la vie. Un monde fracturé où la peur instruit, éduque, s'assure que tout soit à la hauteur du grand œuvre des grands hommes et où rien ne se reconnaît sans appartenir à une catégorie donnant au groupe bleu sa légitimité, au groupe vert la sienne, au groupe rouge...

Etre des leurs, demande de mourir à la joie qui inonde l'esprit. Et cela, je ne pouvais l'accepter. Je ne pouvais la laisser s'ombrager, se ternir, s'obscurcir, se durcir, pour finir par la voir jetée au désamour. Comment accepter de blesser ce monde? Pourtant, c'est le quotidien de tant de personnes. Les rues sont pleines de riches jamais assez riches et de pauvres encore plus pauvres tendant la main au peu d'amour qui survit. Comment pousser les portes sans renier les rouges quand on se trouve

chez les bleus? Le *mal-amour*, cette souffrance, dont ne cessent de traiter les revues de psychologie dans l'eau trouble de concepts complexes, est égarant. L'amour blessé semble n'avoir jamais été aussi présent qu'à notre époque.

Puis vint le jour où je poussai la porte d'un service de soins intensifs. Il y avait cette femme âgée sortant d'un coma induit de dix jours. J'assistais à son retour à la lumière. Retrouvant ses esprits elle chuchota: ... *oh!!!, c'est toi, ..., mais c'est l'amour!!!* Je sentais dans ces mots la fraîcheur de son premier regard, 83 ans plus tôt. Je la quitte, attendu dans le pavillon des femmes et des hommes qui attendent leur heure. Depuis longtemps, leur esprit voyage vers des horizons autres sans jamais parvenir à les atteindre. Ils sont retenus, dans l'ici et maintenant, sans comprendre pourquoi. Fatigués, abandonnés, oubliés, en exil d'eux-mêmes, ils errent sans retrouver leur clarté. Leurs mains sont devenues fragiles et légères, comme une feuille morte qui tient encore à l'arbre. Je les prends dans l'écrin de tendresse qu'on offre au nouveau-né et m'adressant à leur esprit dis: *Mon ami, souviens-toi, Naître a pour parents Désir et Amour. La maison où Amour accoucha de Naître est Eros, dont Il s'éloignera petit à petit sans jamais l'oublier. Ses pas le mèneront à son ultime demeure, celle de Thanatos, dont l'hôte le guide de son chant depuis son premier souffle. Le pays où réside Naître est l'Existence. Son vécu? Traverser son pays. Naître pour quoi? Là est le grand mystère, car le monde est double. Mais, jamais Naître ne peut oublier l'appel de la lumière...*

Recouvrant enfin cette lumière, ils sont habités d'une dernière pensée pour ceux qu'ils auraient voulu garder dans cet éclat. Les adieux ont cette tendresse, celle d'aimer jusqu'à ne plus avoir besoin de ce corps pour l'apprendre.

François Ledermann

## Aimer qui? Aimer quoi?

Le verbe «aimer» est difficile à utiliser en français. On dit «je t'aime» à une femme, tout comme on dit «j'aime le cassoulet». Pourtant, si l'on pose la question suivante à un homme: est-ce que tu préfères le cassoulet à ta femme, il répondra à coup sûr que cela n'a rien à voir, et que bien entendu, il préfère de loin sa femme.

Dans d'autres langues européennes, il y a souvent deux verbes différents pour distinguer la femme du cassoulet. En anglais, il y a «love» (pour la femme) et «like» (pour le cassoulet ou la choucroute). Idem en allemand: «Lieben» (amour, amitié) et «mögen» (choucroute). En espagnol, nous avons «amar» et «querer», la distinction est moins nette, puisqu'on peut dire indifféremment à une femme «te amo» ou «te quiero». En italien, il existe «amare» (amour) et «piacere» (choucroute). On constate donc que dans ces langues, il est plus facile de faire la distinction. Alors, qu'en français, par pudeur, où serait-ce culturel, ou tout simplement une habitude, on rajoute un adverbe pour modifier le

sens que l'on veut donner au verbe aimer.

*En présence du soleil et des sphères étoilées, on n'a besoin que de s'aimer.*

Germaine de Staël

A une femme, on dira «je t'aime» ou «je t'aime passionnément», etc... Pour une choucroute, on dira plutôt «j'aime beaucoup la choucroute». A un ami, même précieux, il est rare qu'on lui dise simplement «je t'aime». On dira «je t'aime bien» ou «je t'aime beaucoup» (plus rarement). Etant donné l'unicité du verbe «aimer», et toute la gamme de sens qu'il signifie, moi j'aime bien dire simplement «je t'aime» à ceux que j'aime très fort. Certains y verront peut-être un sens déviationniste, mais je m'en moque!

En Grèce, il n'y a pas encore bien longtemps, les gens utilisaient la formule «me agapi» (avec amour) pour dire l'équivalent de nos «très cordiales

salutations». J'imagine la tête de mes correspondants si je m'aventurais à utiliser ce genre de formule de politesse.

Dans de nombreux pays, les hommes s'embrassent entre eux, ou se tiennent la main en marchant, et cela est tout à fait normal. Chez nous, nous suspectons immédiatement le pire, reste à savoir si le fait d'être homosexuel est réellement une situation empirique. Et si oui, pour qui? Dans quel milieu? Dans quelle culture? Et c'est là que l'incompréhension se fait reine, car en réalité on se heurte bien souvent à l'immense fossé de la culture et de l'éducation. Bien souvent, nous pêchons par méconnaissance, par manque d'ouverture d'esprit aux autres, car le monde des uns est bien souvent un autre monde pour nous. Alors, faut-il s'étonner de la difficulté d'aimer de manière unanime, un homme, une femme, une choucroute ou un cassoulet?

Emilie Salamin-Amar

## Avoir un grand cœur qui ne recule devant rien

Quand j'avais quatre ans, ma mère m'envoyait porter de la soupe à des personnes indigentes, âgées ou ayant une addiction à l'alcool. Cet exercice s'est répété à temps et à contre temps.

Mes parents étaient très pauvres: famille d'ouvriers avec un père qui trimait dur dans l'industrie lourde. Mais ils partageaient ce qu'ils avaient et il y avait très souvent une assiette en plus. C'est là, au contact avec ces êtres humains souffrants, que j'ai fait une expérience extraordinaire, d'une joie indicible que j'étais incapable de décrire avec des mots. Nous parlions patois et ma mère me disait que j'étais «un rayon de soleil».

Il est vrai que dans ce monde de précarité et marginal qui était le nôtre, ce trésor d'un amour incommensurable et universel n'a jamais cessé de me quitter et l'évangile social et humain a toujours été pour moi profondément parlant et le reste aujourd'hui. Je le dois à mes géniteurs qui m'ont transmis cette générosité et cette

simplicité dans l'acte de compassion. Ils se disaient «qu'importe le clocher auquel ils appartiennent!»

Aimer, c'est avoir un grand cœur qui ne recule devant rien. C'est recevoir et donner, donner et recevoir. Le receveur donne, le donneur reçoit. C'est

prendre fait et cause pour celui qui est moins bien loti que soi. En agissant ainsi, l'amour ne me quitte jamais, je me laisse porter par lui et il est comme l'air que je respire. Je n'ai qu'à dire merci chaque jour.

Alain Guillez, retraité

### La difficulté d'aimer

Aimer et être aimé ressort pour l'être humain et les animaux (voire les plantes) du même besoin que celui de s'alimenter, de dormir, d'être au chaud et protégé par un toit.

Et ce besoin relève de l'instinct! De cet instinct passablement affaibli par toutes les nouveautés dues à l'évolution auxquelles l'être humain s'est adapté de siècle en siècle.

Peut-on prétendre, aujourd'hui, que les dernières nouveautés ont conduit les jeunes parents dans les étoiles emportés par le vent d'Internet, faisant de leurs enfants des êtres en difficulté d'aimer? Comment peut-il en être

autrement pour ces chers petits dont la mère pousse leur poussette d'une main et s'accroche au téléphone de l'autre? Et quel est alors le ressenti de ces petits? Ils ont le choix de viser l'individualisme ou de tomber dans la frustration.

En observant les mères pendues au téléphone en traînant leur enfant, on peut se demander si la difficulté d'aimer est une lacune de notre temps, alors que l'on a jamais autant prononcé les mots «je t'aime» dans la méconnaissance du sens de ces mots.

Pierrette Kirchner-Zufferey

## De la facilité de haïr

*Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,  
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,  
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,  
Et de nos facultés se fait le capitaine?*

Charles Baudelaire, *Réversibilité*

L'amour du prochain n'est qu'un heureux sursis au cours de la vie où sommeillent en chacun des instincts sauvages. Il suffit de la moindre frustration affective pour éveiller la haine qui alors *se fait le capitaine* de leurs comportements, puis, comme par contagion, propage sa propre *Vengeance* à l'entour. C'est ainsi que du jour au lendemain, des guerres, hier encore inconcevables, détruisent les acquis de l'amour de l'Autre: solidarité, civilité, convivialité.

Les guerres mondiales n'auraient pas eu lieu sans les campagnes de haine qui les ont précédées envers le peuple allemand, les pacifistes et de prétendus fauteurs de troubles: le «boche», le «youpin», «la pieuvre maçonnique», la «race nuisible»<sup>1</sup>. Pourtant, en France, inconscients des conséquences de ces agressions sournoises, on se prélassait heureux à la veille des déclarations de guerre. Lors de la Première: «Des amis [...] s'étaient transformés du jour au lendemain en patriotes fanatiques, et de patriotes en annexionnistes insaisissables. Toutes les conversations se terminaient par des phrases aussi sottes que «Qui ne sait haïr ne sait pas non plus aimer»<sup>2</sup>.

Ces guerres mondialisées dominent les derniers soubresauts d'un capitalisme à l'agonie<sup>3</sup>. Plus tardera sa disparition et plus l'humanité sera menacée jusqu'à son anéantissement. Pour l'épargner, les prouesses de l'amour peinent à braver la folie meurtrière. Aux grands conflits armés du XX<sup>e</sup> siècle ont succédé d'incessantes guerres larvées. Les combattants ne meurent plus dans les tranchées, ni les enfants sous les bombes, mais une multitude est exterminée sciemment par le droit de tuer que la haine accorde lâchement à la mer qui la noie, quand ce n'est par la faim, la soif ou la privation de

soins. Ces «armes» de destruction massive déciment aveuglement et en toute impunité.

La fin de règne d'un système fondé sur l'appropriation privée de la richesse sociale exacerbe cette haine collective, moins, hélas, contre la minorité possédante que contre tout autre être humain tenté de saisir quelques miettes du pactole pour survivre. Les bénéficiaires des raz-zias capitalistes craignant de voir s'épuiser le butin dont ils profitent. Ils défendent becs et ongles leurs bas de laine que convoite la nuée de mendiants qui les cernent de plus en plus près. Seule la haine des nantis envers les démunis les rassure, car les frontières, les polices, les caméras de surveillance ne leur suffisent plus à les expulser définitivement, si possible. Pour légitimer cette haine dont ils ont honte, mais s'en accommodent, tous les prétextes sont bons. Ce n'est plus la faute aux juifs, aux francs-maçons ou aux gitans, mais celle de tout pauvre qui oserait venir leur tendre la main. Pour repérer ces intrus, ils ont imprimé au fer rouge les stigmates de l'arabe, du migrant, du terroriste, synonymes de l'étranger dont il faut se méfier comme de la peste. «La Shoah peut sembler une lointaine horreur [...]. Malheureusement, les inquiétudes de notre époque pourraient à nouveau faire naître des boucs émissaires et des ennemis imaginaires, [et] susciter de nouvelles variations sur les idées d'Hitler»<sup>4</sup>. La Suisse qui refoule un à un les réfugiés vient d'accueillir 5000 néonazis sur son sol<sup>5</sup>

Ainsi, le monde bascule dans une nouvelle barbarie présageant d'un énième conflit mondial qui clôturerait sa Guerre froide. Les prétextes ne manquent pas aux maîtres du capital, et si ce n'est la conquête de la Syrie par un affrontement Russie-Etats-Unis fomenté par un tandem Poutine-Trump, le prétexte sera, non plus la défense de l'«espace vital», mais l'appropriation des dernières «espèces vitales» nécessaires à ranimer le dernier souffle des maîtres du monde. C'est pourquoi «*Le danger d'une confrontation militaire est considérable*»<sup>6</sup>.

La haine de l'autre fait plus de victimes que la peste et le choléra. Les

virus qui la propagent sont les haineux eux-mêmes. Ils se nomment dictateurs, provocateurs ou candidats au suicide de la démocratie, de la justice, des droits humains. Les institutions chargées de réprimer les crimes telles que la Cour européenne des droits de l'homme et la Cour pénale internationale sont de plus en plus discréditées<sup>7</sup>.

Aimer aujourd'hui c'est avant tout dénoncer les ravages de la haine qui sommeille en chacun. Les lanceurs d'alerte qui en dénoncent sont taxés d'oiseaux de mauvais augure. Pourtant, «ils participent à la défense de l'intérêt général, à l'amélioration de nos démocraties. Ils peuvent contraindre les dirigeants publics et privés. Ils essaient d'éradiquer cette part de cynisme qui envahit la parole et l'action publiques»<sup>8</sup>.

Alors, restons alertes et donnons l'alerte avant que mugissent les sinistres sirènes annonçant l'imminence d'un nouveau carnage. Car, si l'on se contente de proclamer que tout va pour le mieux sans indiquer les symptômes sinistres, on ne fait qu'aider le totalitarisme à se rapprocher<sup>9</sup>.

François Iselin

<sup>1</sup>Termes utilisés dans le langage courant, la propagande belliqueuse et les caricatures dénigrantes.

<sup>2</sup>Stefan Zweig, *Le monde d'hier*, Belfond, 2009, p. 279.

<sup>3</sup>Michel Santi, *Le capitalisme est entré en phase terminale*, 24 Heures, 8-9 octobre 2016.

Voir aussi, I. Wallerstein et all.: *Le capitalisme a-t-il un avenir?*, La Découverte, 2016.

<sup>4</sup>Timothy Snyder, *Le prochain génocide*, Le Monde, 8 octobre 2015.

<sup>5</sup>24 Heures, 18 octobre 2016.

<sup>6</sup>Wolfgang Ischinger, cité par Y. Van der Schuren, *Médias et propagande russes au son du canon*, 24 Heures, 15-16 octobre 2016.

<sup>7</sup>Christophe Koessler, *Une Cour en perdition*, Le Courrier, 27 octobre 2016.

<sup>8</sup>William Bourdon, *Aujourd'hui l'humanisme est dénigré*, Siné Mensuel, Octobre 2016.

<sup>9</sup>George Orwell, *Une vie en lettres, correspondance (1903-1950)*, Agone, 2014, p. 310.

## L'oubli pour doctrine!

Notre société occidentale se sent menacée. Est-ce une raison pour oublier que l'immigration n'est pas le premier choix des candidats à l'exil? Il faudra ajouter aux tristes politiques du moment, les réalités climatiques qui, à elles seules, fourniront l'essentiel des flux migratoires dans un proche avenir. Alors même que, dès l'apparition de l'homme sur terre, les migrations ne se sont jamais interrompues et il y a fort à parier qu'elles ne s'interrompront jamais. Quelles qu'en soient les raisons, les migrations caractérisent la véritable condition humaine, un peu comme le rire est le propre de l'homme (mais ça, c'est de moins en moins vrai). Or que voyons-nous, l'émergence – qui couve depuis quelques décennies sous le feu de la mondialisation économique – de mouvements nationalistes rétrogrades dont le seul but est d'amasser les profits financiers égoïstes engendrés par la doctrine néolibérale qui tire à boulets rouges sur tout ce qui pourrait s'apparenter, de près ou de loin, à la solidarité, au partage, bref à ces notions qui faisaient jadis l'objet des valeurs transmises par nos parents et nos éducateurs.

### Sens de la migration inversé?

Supposons un instant qu'au lieu du réchauffement climatique qui va provoquer une vaste migration du sud vers le 45<sup>e</sup> parallèle nord, ce soit l'inverse qui se produise; une période de glaciation, un refroidissement climatique. Le sens de la migration serait inversé et nous serions les migrants. Franchement, voudriez-vous être traités comme nous les traitons? Voudriez-vous être parqués dans un baraquement à la merci de quelques crétins qui y bouteraient le feu, voire le ferait exploser au nom du: «On veut pas de ça chez nous»? Quelle torsion du regard, que nous proclamons pourtant chrétien, peut soutenir une telle attitude? Quelle perversion de l'âme peut aboutir à de tels raisonnements? Quel détournement de l'éducation avons-nous laissé s'installer pour que de telles inepties existent?

Le pire dans tout ça, c'est que nous allons volontiers en vacances dans les *Tristes tropiques*, mais qu'eux, les indigènes bronzés viennent chez nous, alors là, pas question! C'est lamentable, honteux et indigne de nous. Ne valons-nous pas mieux que ça? Ne sommes nous pas dépositaires d'un minimum de raison? Les peuplades dites sauvages de l'Amazonie par exemple nous voient agir et savez-vous ce qu'elles pensent de nous? Non bien sûr. Après les avoir joyeusement massacrées, après les avoir honteusement exploitées (ce que nous continuons à faire), après avoir persécuté leurs populations au prétexte qu'ils ne sont pas vraiment humains et encore moins chrétiens... Il est douteux qu'ils aient envie de venir chez-nous, sauf à y être contraints et forcés. Nous leurs devons les métaux rares avec lesquels nous fabriquons nos précieux ordinateurs de poche que sont devenus nos téléphones, et bien d'autres produits de la nature que nous n'hésitons pas à piller pour notre confort. Au moins pourrions-nous avoir la décence de les accueillir un peu mieux et se comporter en humains civilisés<sup>1</sup>? Au lieu de cela, nous leur reprochons de venir «chez nous» pour des raisons «économiques». C'est vrai que pour bénéficier de notre hospitalité, il faut au minimum être un réfugié, qui si possible aura été torturé (avec attestation dûment certifiée), tout perdu y compris des êtres chers, à cause de guerres et de conflits que notre civilisation a engendrés... Mais nous mêmes, si patriotiques et si fiers de notre belle Suisse, n'avons-nous pas hésité à émigrer en nombre quand ici il faisait faim? L'oubli tient lieu de nouvelle pensée sociopolitique.

### Les «hommes-marchandises»

Pour revenir sur les peuplades dites primitives, ils nous appellent les «hommes-marchandises», tant nous leur paraissent préoccupés par notre pognon et nos biens matériels. Avons-nous franchement envie d'être perçus comme des hommes-marchandises? ou préfére-

rons-nous être perçus comme des êtres humains? Je ne veux culpabiliser personne, sauf ceux qui tiennent le discours imbécile de notre droite politique, prête à vendre «notre» âme pour plus de profit. Perdre de l'humanité au prétexte de devenir plus riches constitue une ineptie et une faute, qui ne nous seront pas pardonnées. Il faut être aveugle pour ne pas voir que l'humanité est en danger grave de déshumanisation. Aimer l'autre n'est pas un devoir, c'est une nécessité! Le monde ne survivra pas à la déshumanisation que nous avons initiée. Les peuples européens oublient qu'ils étaient pendant plus de 20 siècles des «sauvages» qui se sont battus entre eux pour des bêtises incommensurables. 55 millions de morts pendant la dernière «mondiale», record battu et bien battu. Au nom de quoi? D'une vision monolithique de la race supérieure! D'une soif de pouvoir et d'argent inextinguible. La guerre, le viol des femmes, le meurtre d'enfants et de vieillards, le pillage et l'exploitation pour seule perspective de l'humaine condition? Non merci! D'autres valeurs sont à notre disposition, d'autres manières d'envisager le vivre ensemble véritable, d'autres façons de percevoir l'autre, le différent... Il suffirait d'aimer un tout petit peu. Voulons-nous rester des infirmes de l'altérité? Voulons-nous vraiment nous satisfaire du mépris de l'étranger? Le temps viendra où nous serons à notre tour les «migrants» et nous verrons alors se précipiter vers des cieux plus cléments ceux-là mêmes qui prônent aujourd'hui le rejet de l'autre. Ni les enseignements du passé ne doivent être oubliés pas plus que les défis du futur ne doivent être ignorés, mais quoi qu'il en soit, c'est en restant «humains» que nous y arriverons! Et oublier n'est pas humain...

Marc Gabriel

<sup>1</sup>Voir l'article du *Monde Diplomatique* «Les peuples à civilisation archaïque face au monde moderne» de François Honti. <https://www.monde-diplomatique.fr/1966/01/HONTI/27052>.

# Les multinationales préparent l'apocalypse

Jacques Cambon, animateur de la section française d'ATTAC, a récemment présenté un film relatif à l'accord de libre-échange entre le Canada, les Etats-Unis et le Mexique. Les signataires de ce traité affirmaient qu'il n'y aurait que des gagnants. En définitive, seules les multinationales ont augmenté leurs bénéfices. Les paysans, les petits producteurs et les consommateurs ont tous été dans le camp des perdants. Le film montre la désillusion des Mexicains qui sont vingt millions à souffrir de la faim.

Le principe du libre-échange est clair: c'est le moins cher qui gagne car on met en concurrence les pays et les citoyens. Tout est à vendre: les produits agricoles, les biens de consommations et surtout les services. L'OMC (organisation mondiale du commerce) a montré ses limites et on envisage maintenant de signer d'autres accords encore plus néfastes.

Qu'ils s'appelle CETA, TAFTA ou TiSA, ces traités transatlantiques ont les mêmes objectifs: faciliter l'échange de marchandises en empêchant les pays de les protéger par des taxes, des quotas ou des normes. En réalité, ils

permettraient d'exporter du poulet au chlore, du bœuf aux hormones, des fruits gorgés de pesticides et de ne pas respecter les appellations protégées.

*C'est une règle de prudence vulgaire, lorsqu'on est parvenu au faite de la grandeur, de rejeter l'échelle avec laquelle on l'a atteint, afin d'ôter aux autres les moyens d'y monter.*

Friedrich List (1789-1846)

Le plus grave serait la privatisation des services. La santé, les transports, l'éducation: tout serait mis en concurrence et la qualité des services ne serait plus assurée. Une seule chose compte pour les multinationales qui s'empareraient des commandes: faire le plus de bénéfice possible.

Et il y a encore pire: les multinationales peuvent se retourner contre les Etats au nom de la protection de leurs investissements. Un pays qui prend des mesures pour limiter la fumée ou pour interdire l'exploitation du gaz de schiste pourrait se voir attaquer et

payer d'énormes dédommagements. On peut légitimement affirmer que les multinationales préparent l'apocalypse.

La mondialisation était censée augmenter la production des richesses et de réduire les inégalités. Elle a totalement échoué sur le deuxième point. Le G20 et le FMI ont récemment estimé que la mondialisation devait être conçue différemment. La région de Wallonie, en dénonçant l'obscurité des négociations des traités transatlantiques, a donné une réponse: «En consultant le peuple». Il faut espérer que les nombreuses manifestations organisées contre TAFTA permettront d'ouvrir les yeux aux dirigeants européens.

La chancelière allemande, Angela Merkel, vient d'affirmer que l'élection de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis remettait en question les traités actuellement négociés. C'est le seul élément positif de l'élection de ce démagogue. Quoi qu'il en soit, les peuples d'Europe doivent se réveiller avant qu'il ne soit trop tard.

Rémy Cosandey

## Un grand ami de *l'essor* nous a quitté

Nous le savions sérieusement atteint dans sa santé. Nous étions au courant de son hospitalisation depuis quelques semaines. Cependant, nous ne nous attendions pas à un départ aussi rapide. Fritz Tüller vient de nous quitter et nous avons de la peine à mesurer la perte immense à laquelle *l'essor* doit faire face.

Fritz était d'une fidélité exemplaire. Tour à tour, il a été rédacteur, caissier (jusqu'en 2006) et finalement correcteur. Nous pouvions toujours compter sur lui et c'est volontiers qu'il nous faisait profiter de ses idées et de ses conseils. Mais comment est-il venu à *l'essor*? En 2005, à l'occasion du centième anniversaire du journal, il nous a envoyé un passionnant historique dans lequel il s'explique:

«C'est Eric Descoedres qui m'a amené à *l'essor*. En conflit avec l'institution militaire au milieu des années 60, au retour d'un stage en Allemagne (RFA), je me suis tourné vers lui et nous sommes restés en contact épistolaire deux décennies durant, jusque peu avant sa mort, survenue le 23 mai 1987. Il me demanda quelques contributions. A la suite de l'une d'entre elles, «L'armée contestée» (débat sur l'initiative pour la suppression de l'armée, no 3, mars 1985), Eric m'écrivit: 'Je constate que nous sommes très proches, vous et moi, et que vous êtes très proche de nous à *l'essor*. Vous devriez devenir un des collaborateurs réguliers de notre périodique'. Puis il m'invite à participer à la rencontre de *l'essor*, le 9 novembre 1985, à Yverdon, où il sera question de l'avenir du journal».

Pendant 31 ans donc, Fritz Tüller a été un phare pour *l'essor* et son comité rédactionnel. Grâce à lui, nous avons pu offrir à nos lecteurs un journal de qualité invitant à la connaissance et à la réflexion. Nous avons connu des hauts et des bas, mais Fritz était toujours là pour nous stimuler, pour nous inciter à aller de l'avant, pour nous encourager à défendre nos valeurs.

Nous sommes en pensées émues et amicales avec son épouse Ursula et ses enfants. Nous garderons de lui un souvenir inoubliable. Avec Fritz Tüller disparaît un ami mais aussi un témoin de l'histoire de *l'essor*. Le plus bel hommage que nous puissions lui rendre, c'est de poursuivre son engagement en faveur de la paix et de la justice sociale.

Comité rédactionnel de *l'essor*



## La Paix

Jean-Claude Carrière, Editions Odile Jacob, 2016 (277 pages)

Imaginez, la guerre devient la paix et vice versa. Le prolifique Jean-Claude Carrière l'a fait pour nous et le résultat est aussi surprenant qu'édifiant. Nous apprenons une foule de choses tout au long de ces pages qui fourmillent de passionnantes informations historiques. Les origines des conflits et des paix qui les précèdent et les suivent... et cette question obsédante: pourquoi sommes-nous si fascinés par la guerre?

*«Ceux qui chantaient l'Internationale se faisaient agresser par les partisans du conflit». ... «A l'exception des socialistes, des deux côtés, qui montraient une louable lucidité et s'acharnaient – mais en vain – à dire que les problèmes véritables ne se régleraient pas sur un champ de bataille (ils ne s'y sont jamais réglés), très rares furent ceux qui entrevirent*

*l'hécatombe et qui crièrent: «Halte-là!»... Jean Jaurès fut assassiné, tout juste avant le début de la guerre. Et Rosa Luxembourg aussi, mais plus tard, en 1919, alors que la guerre était terminée. Tous les deux victimes de guerre – ou de paix.»*

Le constat est là, et il est terrible. Les va-t-en-guerre de toutes nations ou provinces devraient lire ce livre, précieux et libérateur. Quand on y pense un peu, on ne peut s'empêcher de constater à quel point tout ce qu'écrit Jean-Claude Carrière dans ce livre paraît évident. Tout cela a beau être évident, ça n'empêchera aucun imbécile de faire mumuse avec les jouets qu'il aura achetés pour trucider son voisin. Et pourtant, il faudrait faire lire cet ouvrage à tous les soldats du monde, il devrait être distribué dans toutes les armées, qu'elles soient dites de «libération» (un comble) ou pas.

L'auteur s'étonne, et nous avec lui, de ce que ce qui est glorieux désigne les hauts faits guerriers, jamais la gloire ne daigne s'intéresser aux artisans de la paix. *«En revanche, quel héros de la paix – à l'exception heureuse de Gandhi – pourrions-nous citer, raconter, vénérer, statufier? Parlerions-nous de ses «exploits», de son «héroïsme»? Très rarement.»*

De quoi réfléchir en tout cas et j'ajoute que ce livre réjouissant constitue une formidable réponse aux Eric Zeymour et autres nostalgiques de la grandeur belliqueuse (et fanée) de nos vieilles nations européennes en général, de la France en particulier, qui avec MM. XIV et Napoléon ont été de rudes assassins.

Marc Gabriel

## Aller à l'essentiel

René Longet, Editions Cabédita, 2016

Socialiste et écologiste, René Longet a exercé de nombreux mandats politiques, législatifs et exécutifs, tant au niveau communal, cantonal que fédéral. Avec ses solides convictions, il a pesé efficacement sur la politique suisse en matière de développement durable. Dans un petit livre de 100 pages, sous-titré «Repères pour notre temps», il explique son parcours de vie, ses valeurs, ses priorités et ses combats.

Dans son préambule, René Longet insiste sur la nécessité de s'engager: *«S'engager, c'est simplement aller plus loin que se plaindre ou se protéger. C'est prendre ses responsabilités, s'inscrire dans un tissu de droits et de devoirs: on n'est pas seul, on doit construire avec d'autres. On doit partager. Et surtout, avant de recevoir, on doit donner. S'engager, c'est entrer dans la réalité, c'est se réaliser en tant qu'être social.»*

Pour l'auteur, on ne peut rien produire sans prendre soin des capacités naturelles; une économie est nécessaire pour transformer ces ressources pour l'usage humain et finalement on ne peut distribuer que ce qui a été produit. C'est simple, évident et universel.

Et pour produire, pour vivre, il faut prendre soin des ressources, les gérer en patrimoine commun de l'humanité. Et d'ajouter: *«Si on ne réussit pas à aller vers la durabilité, ce sera très certainement la lutte de tous contre tous, une sorte de retour à la barbarie, la fin des droits humains et de l'égalité des chances. Droits et dignité humaines, équité sociale et gestion avisée de l'environnement ont complètement partie liée; il est temps qu'on le comprenne.»*

Le livre de René Longet est un vibrant plaidoyer pour la lutte contre le réchauffement climatique, contre l'obsolescence, contre le gaspillage, contre

la course au «toujours plus». Il relève aussi qu'il a fallu la crise écologique pour que les religions réintègrent que la Création est à comprendre comme une signature divine dans le monde et doit être respectée à ce titre.

L'ouvrage de René Longet, rédigé dans une écriture simple, est un précieux avertissement qui devrait faire méditer cette célèbre phrase d'un chef indien: *«La Terre ne nous a pas été léguée par nos parents, mais prêtée par nos enfants.»*

Rémy Cosandey

## Une rose et un balai

Michel Simonet, Editions Faim de Siècle, Marly (Fribourg)

Quelques pages d'une vie peu ordinaire. Après des études au Collège St-Michel de Fribourg et une expérience d'employé de bureau, l'auteur choisit le travail au grand air, sous le soleil ou sous la pluie, en tant que balayeur des trottoirs et des rues de la belle ville de Fribourg, cette cité germanique et latine.

Observation fine de la vie quotidienne des habitants, humour et philosophie se donnent la main. Pour clore, une citation de Michel de Montaigne: *«Un pêle-mêle où se confondent comme à plaisir les choses importantes et les futilités, les côtés vite surannés et l'éternel.»* A lire et à relire.

Susanne Gerber



**La randonnée pour favoriser l'intégration des réfugiés...**

La randonnée peut devenir un outil d'intégration. La section bernoise de l'Oeuvre suisse d'entraide ouvrière (OESO) en est convaincue. Elle propose des séjours de randonnée aux réfugiés reconnus ou admis à titre provisoire en Suisse. Le projet connaît un franc succès: une ascension vers la Geltenhütte dans les Alpes bernoises à 2000 mètres d'altitude a emmené récemment un groupe de Syriens, Sri lankais, Tibétains, Erythréens et Ethiopiens qui ont ainsi découvert la montagne suisse et la vie en refuge. On se demande dès lors si ce pourrait être la mission d'un club alpin de rendre la montagne accessible aux réfugiés, contribuant ainsi à leur intégration.

D'après le reportage d'Annette Marti, tiré de la revue *Les Alpes*, 10.2016

**Le paysan bio s'offre un tracteur à pédales**

Sur le domaine de la ferme de Rovéréaz, aux portes de Lausanne, un paysan désherbe son champ avec un tracteur mû à la force des moutons. Un outil léger, bon marché et non polluant. Ce cyclotracteur a été conçu en 2015 par un collectif français et cinq prototypes ont déjà été montés, le sixième étant assemblé à Renens avec l'aide d'un moniteur français: une semaine durant, sous sa houlette, une équipe de bricoleurs a appris à couper, souder, visser et assembler les pièces du «bici-

tractor», autre nom du veloculteur. Cette innovation ouvre de nouvelles voies pour l'agriculture de demain.

D'après *Echo Magazine* No 40, octobre 2016

**Le Tribunal Monsanto....**

Le Tribunal Monsanto est le fruit d'une initiative citoyenne, sans statut officiel mais dont les cinq juges sont de renommée internationale. Il a pour but de faire progresser le droit international des droits de l'homme, ceci afin de permettre aux victimes de multinationales d'obtenir justice. Le tribunal Monsanto qui s'est déroulé à La Haye les 15 et 16 octobre 2016, a permis à 24 victimes de la multinationale américaine de faire entendre leur voix devant cinq juges internationaux. Paysans burkinabés, indiens, sri lankais, argentins, français, mexicains, canadiens et états-uniens ont raconté l'empoisonnement de leurs terres, de leur eau, de leurs corps par le glyphosate de Monsanto. Des chercheurs sont également venus à la barre pour témoigner des pressions hallucinantes dont ils ont fait l'objet après avoir publié des études critiques à l'égard des produits Monsanto.

D'après *Changer l'avenir*, Swissaid, info@swissaid.ch

**La pédagogie à l'épreuve de la question sociale, 18<sup>e</sup>- 21<sup>e</sup> siècle...**

Tel est l'intitulé du colloque international francophone qui s'est déroulé

à l'aula Magna du Château d'Yverdon-les-bains les 27 et 28 octobre derniers. Le Centre de documentation et de recherche Pestalozzi d'Yverdon-les-Bains et son Conseil scientifique ont animé la réflexion scientifique sur et autour de la vie et l'œuvre de Pestalozzi. Très tôt, il a voulu tirer le peuple de la misère avec l'instruction comme moyen d'y arriver. A l'instar de Pestalozzi, de nombreux autres «grands pédagogues» se sont occupés théoriquement et pratiquement de l'éducation des préterités. A l'heure où le nombre de jeunes en rupture de formation et d'insertion sociale augmente dangereusement, ce colloque international et pluridisciplinaire veut esquisser un bilan des réussites et des échecs observables dans ce qu'une palette de pédagogues et/ou d'utopistes de renom ont pensé et mis en œuvre en Europe.

Centre de documentation et de recherche Pestalozzi  
Président: Jean-Jacques Allisson,  
024 425 28 68 / 079 332 11 01

**L'Occident s'écroule... Et alors?**

Dans le livre qu'il a rédigé peu avant de mourir, Michel Rocard, ancien Premier Ministre français, fait un constat terrible: notre société est en train de se suicider. Il précise: «*La spéculation et la cupidité ont asphyxié l'économie. La marchandisation étouffe l'humanité et le ravage de la niche écologique menace la vie. Le précipice a beau s'approcher dangereusement, nous continuons allègrement notre marche vers l'effondrement.*»

S'inspirant de ce constat, le thème de notre prochain forum sera provocateur: «L'Occident s'écroule...

Et alors?» Nos lecteurs sont-ils d'accord ou non avec ce titre? Ont-ils des considérations à émettre? Désirent-ils proposer des solutions pour éviter la montée des individualismes, des égoïsmes et des nationalismes? L'élection de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis va-t-elle accélérer l'écroulement de l'Occident? En 1919 déjà, Paul Valéry disait: «*Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles.*» Nous attendons vos textes jusqu'au 15 janvier 2017.

**L' e s s o r**

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable  
Rémy Cosandey  
Léopold-Robert 53  
2300 La Chaux-de-Fonds  
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction  
Christiane Betschen, Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, François Iselin, Marc Gabriel Jehouda, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Bernard Walter.

Administration et retours  
L'Essor - Abonnements  
Tunnels 16  
2300 La Chaux-de-Fonds  
ou par courriel : info@journal-lessor.ch  
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-  
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression  
Société coopérative du Journal  
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

**L' e s s o r** - ISSN 1023-5663

d é l a i   p o u r   l e   p r o c h a i n   n u m é r o   :   1 5   j a n v i e r   2 0 1 7  
p r o c h a i n   f o r u m   :   L ' o c c i d e n t   d ' é c r o u l e . . . E t   a l o r s ?